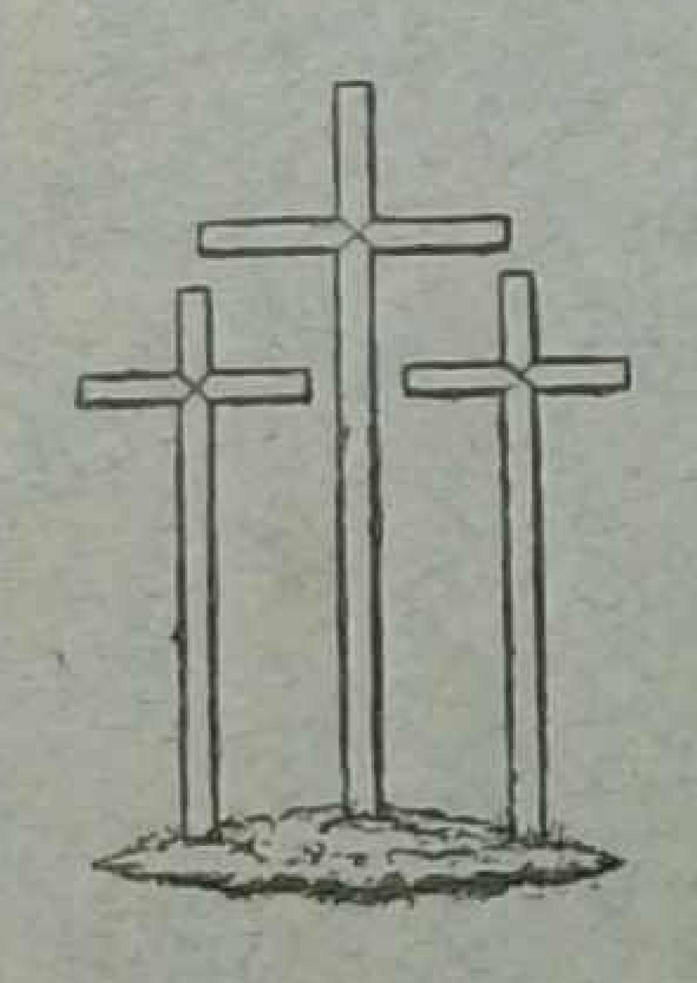
ŒUVRE DES DAMES DU CALVAIRE

Mme Vve J. JACQUAND

Sa vie et sa mort au Calvaire

...Cujus memoria in benedictione est.
(Eccli., 45.)



LYON

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE

3, place Bellecour, et rue Condé, 30

1893

Mme Vve J. JACQUAND

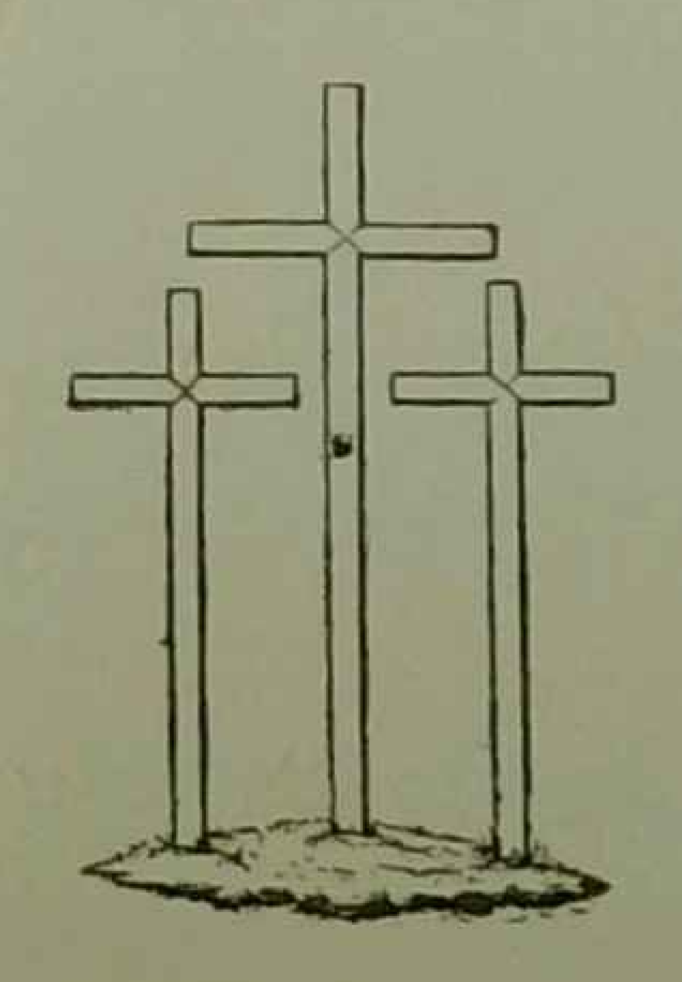
LYON. — IMPRIMERIE E. VITTE, RUE CONDÉ, 30

ŒUVRE DES DAMES DU CALVAIRE

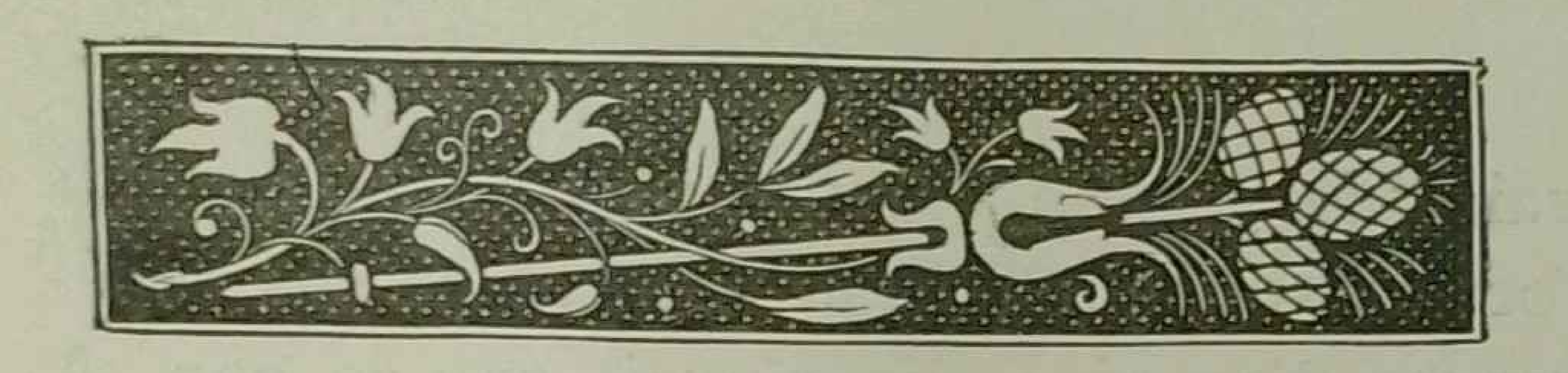
Mme Vve J. JACQUAND

Sa vie et sa mort au Calvaire

...*Cujus memoria in benedictione est.*
(ECCLI., 45.)



LYON
LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE EMMANUEL VITTE
3, place Bellecour, et rue Condé, 30
1893



I

LES PRÉLIMINAIRES D'UNE SAINTE VIE

IL n'y a que l'histoire des âmes qui intéresse. » Et quand c'est l'âme d'une veuve, brisée par le malheur en pleine jeunesse, qui renonce à tout Thabor humain, se donne à Jésus-Christ pour le servir dans ses membres souffrants et remplit une longue carrière de dévouement, vraiment son histoire *intéresse*. Elle émeut, elle édifie ; elle devient l'enseignement intime et l'honneur du veuvage chrétien.

Telle fut Mme veuve Joséphine Jacquand, née Trolliet.

Comme pour sainte Chantal, comme pour Mme Garnier, la fondatrice de l'Œuvre du Cal-

vaire, la grande épreuve vint à elle au plus fort de son bonheur présent et de ses espérances d'avenir ; elle n'avait que 32 ans. A travers ses sanglots et sous le fardeau d'une croix si nouvelle, la jeune femme ne regarda que son devoir. Dieu lui a donné un fils, enfant de 9 ans, dont les qualités de l'esprit et du cœur commencent à fixer l'attention. Elle en fera un homme distingué et un chrétien sérieux ; c'est son ambition, qui plus tard ne fut point déçue.

A cette veuve, que nous verrons bientôt si généreuse et si forte, il fallait quelque chose de plus. Elle se disait : encore le monde pour m'y attacher, et les créatures pour compter sur elles ? Non, je serai la servante du Seigneur, en me dévouant aux souffrances d'autrui ; je suis libre, soyons apôtre...

Or, depuis trois ans, une œuvre de charité venait d'éclore à Lyon. Tout d'abord, l'opinion publique la jugea sublime, mais impraticable ; on affirmait que, pour la soutenir, il ne faudrait rien moins que l'héroïsme à l'état normal.

Veuve à 24 ans, laissée seule et sans enfants, Mme Garnier cherchait sa consolation dans la poursuite passionnée des créatures les plus souffrantes, les aimant comme une mère et les servant de ses mains. Une pensée d'en

haut, nette, précise se fit jour tout à coup dans son âme ardente : fonder un hospice ; y recueillir de pauvres femmes incurables, cancéreuses, lépreuses, rejetées par les hôpitaux ; y appeler des dames veuves pour panser les plaies de ces corps mutilés et sauver les âmes... Ce fut son plan d'amour; Dieu le bénit, et l'Œuvre du Calvaire commença.

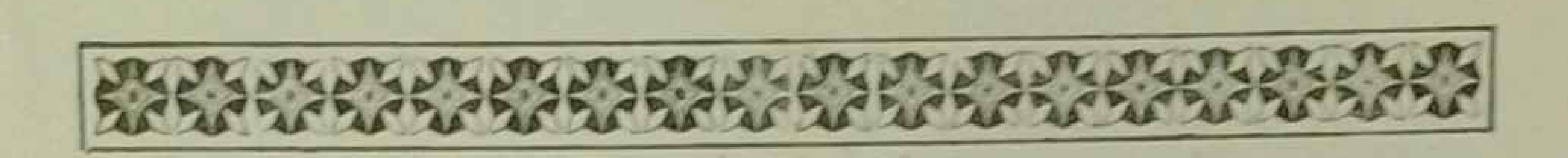
En quête de malades pour les adopter, d'aumônes pour les nourrir, de veuves pour les soigner, la jeune fondatrice apprend le malheur, qui vient de frapper Mme Jacquand ; elle court à elle. Si bien faites pour se comprendre sur le terrain commun de la charité, ces deux âmes se lient étroitement, embrassant l'Œuvre naissante dans une même affection, persuadées l'une et l'autre que le dévouement chrétien pourrait se passer de l'*héroïsme*.

La nouvelle agrégée apporte à cet apostolat son intelligence, son cœur et le temps dont elle dispose, tout à la fois quêteuse, panseuse, présidente des zélatrices et membre du conseil.

Victime prématurée des excès de son zèle, Mme Garnier, en mourant, ne se doutait pas de la conquête importante qu'elle venait de faire, pour le Calvaire, dans la personne de Mme Jacquand.

Nous le savons, nous qui avons vécu et travaillé, pendant 24 ans, avec celle que l'hospice du Calvaire appelle si justement sa seconde fondatrice ; témoin de la sagesse de son administration, émerveillé de ses aptitudes, ramené souvent au courage par son exemple entraînant. Sa sainte vie nous est un trésor intime, qui ne cessera pas d'être à nous, parce que nous y ferons participer tous ceux, pour qui le christianisme se résume dans la charité.

L'étude filiale de cette grande âme, nous l'offrons aux dames du Calvaire, si étroitement unies à leur Supérieure dans le même apostolat et si désolées de l'avoir perdue. — Nous l'offrons aux amis et bienfaiteurs du Calvaire, toujours fidèles à sa mémoire. — Nous l'offrons à nos filles de service et à nos chères malades, pour rendre leur reconnaissance impérissable ; — à tous les apôtres de la charité, à toutes les veuves chrétiennes, qui veulent passer au milieu du monde en faisant le bien; — à sa famille, à son fils et à ses petits-enfants, pour leur dire que *cette mère* leur restera comme la plus douce, la plus pure de leurs gloires domestiques.



II

MADAME JACQUAND APPELÉE A LA DIRECTION DE L'HOSPICE DU CALVAIRE EN 1869

DIEU prend soin d'un petit hospice aussi bien que d'un empire. Il réservait au Calvaire une femme forte selon son cœur, pour le dégager des entraves du début, l'organiser sagement et l'asseoir sur une base solide. Il la préparait à son insu, en vue d'une tâche si importante. Ce Calvaire, Mme Jacquand le portait en son âme; elle l'entourait de sa sollicitude ; elle en avait la pensée constante. A combien de combinaisons intimes ne se livrait-elle pas, dans l'espoir de dilater son action et d'assurer sa prospérité !

Nous ne croyons pas que personne ait compris, mieux qu'elle, le côté surnaturel et

efficace de cette fondation ; ses harmonies sublimes avec la Passion de Jésus-Christ ; les services rendus à de pauvres incurables ; le dévouement offert aux veuves, dont la sainte désolation veut se passer du monde.

Rien ne lui échappait des avantages précieux que cette Œuvre pouvait offrir à tous les membres qui la serviraient par des aumônes, par des soins plus directs, par la donation de soi. Et surtout, son cœur se remplissait d'émotion, quand elle remarquait déjà et entrevoyait, plus large encore, le groupement de ses sœurs dans le veuvage, au pied de la même croix, les mains au pansement des mêmes plaies ; priant et pleurant sous le même toit ; rattachées à la vie par l'exercice du même dévouement. Que de fois elle en parlait, avec un cœur ardent, au prêtre qui avait sa confiance ; et celui-ci bénissait en secret le Seigneur, des dispositions qu'il développait dans cette âme si chrétienne.

Et cependant la pensée n'était pas venue à Mme Jacquand de se fixer au Calvaire, encore moins d'en prendre jamais la direction.

Nous qui avions été appelé, deux ans plus tôt, au ministère des âmes dans l'hospice, tout à l'étude de cette belle institution, promptement éclairé sur les erreurs, le manque d'organisation et la faiblesse de direction qui pou-

vaient tout compromettre, nous disions, non sans inquiétude : Seigneur, si vous voulez sauver cette Œuvre ; si vous avez à lui donner, comme supérieure, une femme dévouée, forte et intelligente, il est temps !

Le 15 août de l'année 1869, au soir de la fête de l'Assomption, nous faisions la même prière, en l'adressant à la Vierge Marie. Et subitement l'inspiration nous vint d'écrire à Mme Jacquand, qui était à ce moment loin de Lyon. Sans nous demander si notre initiative n'était pas téméraire ; laissant même de côté tout étalage de raisonnements, nous lui adressâmes quelques lignes qui se résumaient dans ces mots : « Le Calvaire a besoin de vous ; Dieu vous appelle à le diriger : venez. »

Etonné de notre hardiesse, nous attendions avec anxiété. Trois jours après, nous recevions une réponse admirable de simplicité et de laconisme : « Puisque vous affirmez que Dieu m'appelle au Calvaire, que sa volonté soit faite : j'irai. »

A cette manifestation de la grâce, nous fûmes et nous restâmes confondu. Confondu vraiment, car il est rare, en pareille circonstance, qu'une âme ait si parfaitement « l'œil droit », qu'elle s'interdise les mille objections de la nature et résiste au désir vaniteux de se faire prier. Ces choses sont trop peu fré-

quentes dans le ministère du prêtre, pour qu'il puisse jamais en perdre le souvenir.

Mme Jacquand vint, en effet, dans le courant d'octobre de la même année. Son élection réunit tous les suffrages. Les dames du Calvaire connaissaient sa valeur ; en la plaçant à leur tête, elles éprouvèrent le sentiment des passagers, qui voient un pilote habile prendre en main le gouvernail de la barque.

Dans quel état était le Calvaire, quand la nouvelle Supérieure en accepta la direction ? La réponse à cette question, en montrant les difficultés, laissera voir la sagesse et l'énergie de celle qui devait les aplanir. Sans doute, pour le bien de l'Œuvre, Mme Garnier était morte trop tôt ; mais, à notre avis, si elle avait la généreuse audace qui jette les premiers ferments d'une fondation, elle manquait des aptitudes qui peuvent la consolider. Autre chose est de mettre un enfant au monde, autre chose de l'élever et d'en faire un homme.

Après elle, les supérieures qui se succédèrent, furent des femmes admirables de dévouement, travaillant sans s'épargner et témoignant de la plus grande bonne volonté. Mais aucune ne se distingua par les vues d'ensemble et par l'esprit de suite. On courait aux mille détails de la journée ; on faisait

beaucoup de besogne, en se passant d'ordre et de règle.

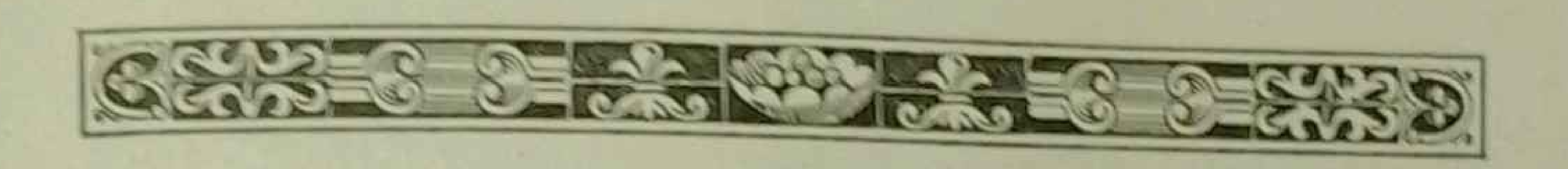
De plus, l'hospice était, comme il doit être, ouvert à toutes les dames veuves qui en avaient l'amour. Et chacune de prendre hardiment *cet enfant* dans ses bras, de le violenter plus ou moins, avec le désir sincère de lui venir en aide. L'une apportait son idée, l'autre la sienne ; il y avait plusieurs idées par jour. De là, une petite tour de Babel, où régnait quelque confusion dans les projets et les efforts. De bonnes traditions s'affirmaient, à côté de manières de faire peu judicieuses ; mais celles-là couraient le risque d'être étouffées par celles-ci. L'expérience apportait son précieux appoint ; mais des théories nouvelles en diminuaient l'effet. Il en est ainsi dans toute maison où il n'y a pas encore de direction centralisée, en vertu de principes fixes et de règles bien établies.

A un autre point de vue, l'hospice du Calvaire demeurait stationnaire. Les sympathies et les dévouements ne lui manquaient pas ; et pourtant on était dans l'impossibilité de recevoir un plus grand nombre de malades, faute de salles plus spacieuses à leur donner... Tout le monde reconnaissait la nécessité d'une restauration et d'un agrandissement ; mais personne ne se sentait de force

à aborder cette double entreprise. Mme Jacquand regarda ces choses et ces devoirs, et ne s'en effraya pas. Comme il est écrit de la femme forte, « ... de ses doigts elle saisit le fuseau » ; et de cette étoupe embrouillée elle sut tirer le fil et la trame d'un merveilleux ouvrage.

Du reste, elle était bien la fille de son père par l'intelligence ; et comme lui elle la mettait au service du prochain. Le docteur Trolliet, homme de grand savoir, avait acquis une notoriété non sans éclat, à Lyon et plus tard à Alger ; médecin, professeur à l'école des beaux-arts, membre de l'Académie, président de la commission municipale en 1830, à la tête de toutes les sociétés savantes de l'Algérie. Si donc Mme Jacquand se donna avec tant de dévouement à l'œuvre du Calvaire, ce fut d'abord parce qu'elle la trouvait très belle au point de vue de la charité, et peut-être aussi à cause de son éducation, familiarisée qu'elle était dès son enfance avec une foule de questions touchant les malades.





III

LA RESTAURATION ENTREPRISE PAR Mme JACQUAND

La première chose qui s'imposait à la sollicitude de la nouvelle supérieure était l'agrandissement de la maison, pour qu'on fût à même d'y recevoir un plus grand nombre de malades. Et c'est en se mettant en face de cette question pratique, qn'elle se rendit mieux compte des fautes commises avant elle. Les directrices avaient fait de l'architecture avec leur impression, sans plan primitif pour les guider, jetant à la hâte une annexe ici et là, et utilisant de vieux murs qui ne méritaient pas cet honneur.

Et, chose inexplicable dans un hospice, on avait construit une grande chapelle, qui ne communiquait directement avec aucune des salles des malades. Elle n'était accessible de

plain pied que par un côté, et ce côté n'était pas le bon; par les trois autres, il fallait gravir plusieurs marches d'escalier. Aucune souffrante ne pouvait de son lit voir le saint autel, pas même suivre les parties essentielles du Sacrifice, l'oreille guidée par la sonnette de l'enfant de chœur.

Comment s'y prendre au milieu de ce dédale, et quel parti en tirer? Si Mme Jacquand avait eu l'amour-propre de faire beau, d'exécuter des constructions satisfaisantes pour le coup d'œil, elle devait y renoncer, à moins de tout raser. Les hommes compétents hésitaient à lui donner un conseil.

Elle fut à elle-même son conseil. A force de regarder de ses yeux les mêmes murailles, elle eut une conception originale, et qui était vraiment la seule admissible et pratique : convertir cette vaste chapelle en dortoirs, en construire une autre à neuf, mettant en communication directe les malades et le tabernacle. Tous applaudirent à cette idée; tous reconnurent que le problème ne pouvait pas recevoir une solution plus heureuse.

Prompte à voir juste, Mme Jacquand ne l'était pas moins à exécuter; c'était dans la fermeté de son esprit et dans la force de son caractère. Mais elle dut subir les objections des timides. — On lui disait : il faut renvoyer

à plus tard, l'époque est mal choisie. En apparence, l'époque semblait imposer quelque réserve aux œuvres de charité ; on sortait à peine de l'année terrible 1871, le pays accablé et appauvri par une guerre désastreuse. Et la supérieure répondait que toutes les époques sont bonnes pour la charité, surtout celles où la société est plus malheureuse.

On lui disait : pour mener à bien une entreprise de cette importance, il faudra beaucoup de ressources, où les prendra-t-on ? En parlant ainsi, on montrait que l'on connaissait mal la nouvelle directrice, femme confiante en la Providence, mais incapable de la tenter ; sachant le prix des choses, très apte à les surveiller, commençant à peu près à coup sûr, et assurée que l'imprévu n'apporterait pas de dangers.

Des cœurs étroits allaient jusqu'à dire : Pourquoi augmenter le nombre des incurables ? Un hospice de 50 à 60 lits, n'est-ce pas assez ? Cette objection était la plus sensible à l'âme de cette femme si dévouée ; mais elle n'y répondait que par un silence ému, qui jetait quelque confusion parmi les partisans du *statu quo*. Si, en dehors de l'obéissance, une pensée personnelle l'avait déterminée à accepter la direction du Calvaire, c'était justement celle d'y recueillir et d'y

soigner les membres souffrants de Jésus-Christ en plus grand nombre. Et du reste, nous le montrerons plus tard, beaucoup n'ont connu qu'à demi cette femme remarquable ; en elle, ils ont vu sa belle intelligence et pas assez son grand cœur.

Facilement victorieuse de cette obstruction, autorisée et soutenue par le Conseil des administrateurs, Mme Jacquand entra résolument dans l'exécution des nouveaux projets. Il y a 21 ans qu'ils sont achevés et que la famille du Calvaire en jouit, et il nous semble que tout cela n'est que d'hier. Nous voyons encore cette supérieure étonnante dirigeant son entreprise, discutant et rectifiant certaines parties du plan, présentant toujours l'idée la plus en harmonie avec les besoins de l'hospice. Elle paraissait là à sa place, aussi bien qu'à la table des pansements.

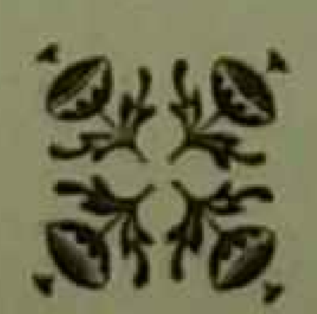
L'architecte qu'on avait choisi était un homme habile, mais d'un caractère violent. Il essaya d'abord de le prendre de haut, se refusant dédaigneusement à toute observation. Mais quand il reconnut à quelle personne il avait affaire, de quelles lumières et de quelle force elle était douée, il se laissa apaiser par elle, et même guider dans les détails dont une autre que lui connaissait mieux l'importance.

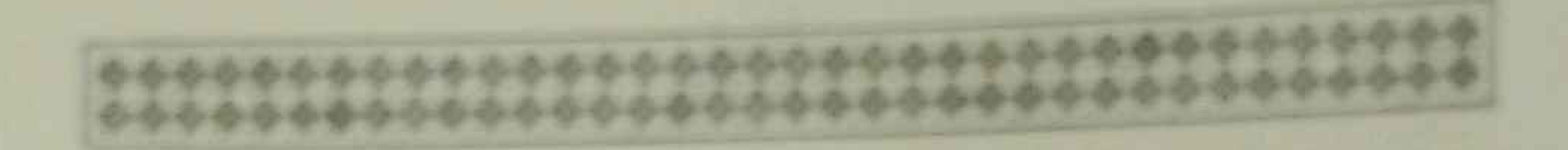
A mesure que les murs de la nouvelle chapelle montaient et que l'ancienne se transformait en dortoirs, la supérieure, attentive et laborieuse, menait tout de front. Elle préparait la restauration du mobilier, supprimait les lits vermoulus et les vieilles paillasses, adoptant de préférence ce qui est plus simple, ce qui favorise la propreté et se prête à la bonne tenue d'une maison. Incapable de céder aux fantaisies d'un luxe ruineux, elle ne prenait des nouveautés introduites dans les hôpitaux, que ce qui est utile et durable. Pour rien au monde, elle n'aurait voulu établir à la moderne cet hospice de pauvres et de malades; elle avait l'ambition qu'on y fût bien, et que dames, filles de service et incurables, pour s'y trouver contentes, n'eussent pas l'idée d'attacher de l'importance à ces innovations, que les exaltés acclament aujourd'hui et qu'ils rejettent demain.

Ce fut un jour heureux et mémorable pour l'Œuvre du Calvaire, lorsque, au bout de la deuxième année, construction et restauration reçurent leur couronnement définitif. Jésus prenait possession de son nouveau sanctuaire, les malades de leurs dortoirs reluisant de propreté, les dames de leurs chambres, de leurs ouvroirs, de la pharmacie, les filles de service de leur laboratoire et réfectoire.

On se regardait avec bonheur; on circulait avec aisance dans les couloirs et dans les salles avec des *Deo gratias* pleins de ferveur. Qu'étaient devenues les vieilles objections ?... Les félicitations arrivaient de toute part à celle qui les méritait si bien, et qui sincèrement s'en défendait.

En résumé, qu'avait réalisé Mme Jacquand ? Avait-elle donné à l'hospice un aspect plus régulier et plus flatteur; en avait-elle fait un monument? Non; ce n'était pas possible. Mais à l'intérieur tout était sagement exécuté, en raison des malades à soigner, des travaux à accomplir, de la vie matérielle et religieuse. Le Calvaire pouvait désormais abriter deux cents personnes sous son toit et les bien traiter.





IV

ORGANISATION MORALE DONNÉE PAR Mme JACQUAND À L'HOSPICE DU CALVAIRE

Les hommes ont coutume d'avouer que nul d'entre eux n'est complet. On s'en rend compte dans le commerce ordinaire de la vie. Tel voit vrai par un côté et faux par un autre ; tel conçoit vigoureusement et exécute avec mollesse.

Celle dont nous parlons et que nous avons suivie de si près, pendant vingt-quatre ans, ne fait pas absolument exception à la règle ; mais nous ne croyons pas avoir rencontré de personne dont les qualités diverses fussent aussi bien soutenues à un niveau élevé. Nous l'avons vue intelligente et énergique dans la restauration matérielle de l'hospice ; nous allons la trouver plus *haute*, plus forte

encore dans l'organisation morale qu'elle sut lui donner.

Ici, les difficultés se présentaient autrement graves et nombreuses. A ce point de vue, le Calvaire n'était pas à faire, mais à *refaire*. Qui ne remarque la différence entre ces deux termes ; comment et pourquoi celui-ci exige plus de savoir et de vigueur que celui-là ?

On avait vécu dans une sorte de provisoire, qui porte la raison à juger à sa façon, et permet à la volonté d'agir à sa guise. Comment s'autoriser de la lettre et de l'esprit du règlement, quand le règlement n'existe pas ? « Que tout se fasse dans l'ordre », écrit l'apôtre ; « qui vit selon la règle vit selon Dieu », disent les saints ; hors de là, il n'y a pas de salut pour les communautés.

Aussi, Mme Jacquand pensa avec raison qu'il fallait avant tout composer le règlement général de l'Œuvre du Calvaire. Elle y apporta toute l'attention de son esprit pratique, toute son expérience acquise, débrouillant les traditions établies, retenant celles qui étaient bonnes, écartant celles qui étaient défectueuses. Mais elle ne fit pas de cette œuvre une œuvre toute personnelle ; elle consulta et s'entoura de lumières. Un chapitre rédigé, elle le présentait aux dames

résidantes, qui l'étudiaient et apportaient leurs observations. La rédaction achevée, le règlement fut encore lu, examiné et discuté dans ses parties et dans son ensemble en Conseil.

Nous fûmes chargé d'en porter le manuscrit à l'archevêque de Lyon, Mgr Ginoulhiac, afin d'obtenir son approbation. Sa Grandeur demanda huit jours pour l'étudier. Au bout de ce temps, elle nous tint ce langage : « Votre règlement est sage ; et puisqu'il est consenti sans opposition entre toutes les dames du Calvaire et librement accepté par elles, je l'approuve volontiers et j'y mets ma signature. » On avait donc cet instrument autorisé, indispensable pour tenir tout à sa place, personnes et choses, et pour diriger la direction elle-même.

De ce règlement général, la Supérieure sut tirer les règles particulières pour la conduite de chaque catégorie. Et bientôt, il n'y eut pas un membre de l'hospice qui ne vît clairement ce qu'il devait faire et comment il devait le faire.

Pour toute communauté, le règlement ne suffit pas ; il lui faut un commentaire écrit, entrant dans les détails, à peu près invariable, défendant l'ordre établi contre l'esprit changeant de ceux qui exercent l'autorité. C'est

ce qu'on appelle le Coutumier, le manuel d'une maison.

Ce travail n'était pas chose facile, étant donnée la nature de l'association des dames du Calvaire. Elle se dévouent, sans être obligées au sacrifice complet de leur liberté ; elles embrassent la vie dans l'hospice, sans se lier par des vœux.

Ce Manuel fut composé à la demande souvent réitérée de Mme Jacquand et avec le concours de ses lumières. On reconnut unanimement qu'il était l'interprète fidèle et pratique de la nature, de l'esprit et du but de l'Œuvre, le guide sage des membres actifs de l'hospice dans l'accomplissement de leurs devoirs. Toutes les autres maisons du Calvaire s'empressèrent de l'adopter. Chaque dame en eut un exemplaire en sa possession, pour le relire à loisir et en faire passer l'enseignement dans sa sainte vie. Il fut même décidé que, tous les jours, à la lecture spirituelle faite en commun, on ajouterait un chapitre du manuel.

« Si Dieu ne bâtit lui-même la maison, c'est en vain que d'autres y travaillent. » Une communauté, douée d'une bonne organisation matérielle et morale, c'est beaucoup, mais ce n'est pas tout ; ce n'est même rien, si l'esprit de Jésus-Christ n'est pas à la base de

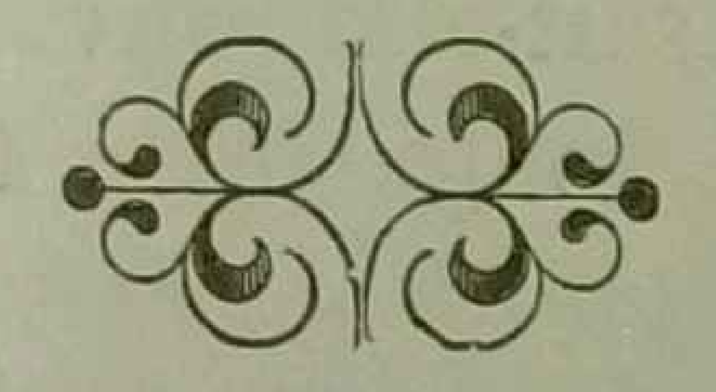
l'édifice pour le rendre inébranlable, et à toutes ses parties, pour les vivifier.

Mme Jacquand voulut que la vie religieuse coulât à pleins bords dans l'hospice du Calvaire. Elle savait trop ce qu'il faut de religion à la veuve pour sanctifier son deuil, élever et soutenir son dévouement; ce qu'il en faut à la fille de service, pour passer sa jeunesse auprès des incurables; ce qu'il en faut aux malades, pour reproduire le Sauveur sur sa croix. Mais elle n'était pas femme à mettre la main à l'encensoir. C'est l'affaire du sacerdoce, disait-elle souvent. Et du reste, la question fut longuement traitée dans le manuel.

Vraiment l'entreprise de Mme Jacquand était belle; elle fut *réussie*, par la grâce du Saint-Esprit. Sans doute, tout ne marche pas dans une maison par la seule force de l'organisation; il y a les personnes et les volontés. La Supérieure du Calvaire était un esprit large; les fonctions et les devoirs étant bien déterminés, elle laissait à ses coopératrices un certain droit d'initiative dans les emplois qu'elle leur confiait.

A la vue de ce travail accompli, on peut dire : Heureuse la communauté qui, de loin en loin dans son existence, trouve une directrice de cette valeur; c'est un présent du

ciel. La femme forte a son heure pour mourir, mais on vivra de ce qu'elle a fait, et celles qui lui succéderont n'auront pas d'autre aspiration, que de suivre la route si sagement tracée.



V

COMMENT Mme JACQUAND TRAITAIT LES AFFAIRES TEMPORELLES DU CALVAIRE

Parmi les qualités naturelles dont Mme Jacquand était douée, il en est une qui lui permit de rendre de grands services à la maison qu'elle dirigeait. Elle avait une remarquable intelligence des affaires.

L'Œuvre du Calvaire est reconnue d'utilité publique par l'Etat; elle est donc sous la tutelle du ministre de l'intérieur, représenté par le préfet; elle a un conseil d'administrateurs. De là des formalités délicates et sans nombre. Il faut correspondre avec la préfecture, fournir les pièces variées qu'elle exige; porter au conseil les questions de l'ordre temporel, traiter avec le notaire... Et tout

cela, quand il s'agit d'un legs testamentaire, si minime qu'il soit. Souvent on est dans la nécessité de se défendre contre des héritiers récalcitrants ; de là, une lutte habile à soutenir pour ne pas être frustré, des transactions à ménager pour ne pas tout perdre.

Mme Jacquand semblait à l'aise au milieu de ces difficultés, tantôt les attaquant de front, tantôt les tournant avec la patience qui vient à bout de tout. Dans l'examen du temporel avec les administrateurs, elle les étonnait souvent par un mot, qui faisait d'une chose embrouillée une chose toute simple.

Au premier Conseil qui suivit sa mort, le doyen des administrateurs prit la parole et s'exprima ainsi : « Je n'ai pas mission pour traiter des qualités morales et religieuses de celle que le Calvaire vient de perdre ; mais je dois rendre un juste hommage à son intelligence des affaires, à son sens pratique, à sa gestion irréprochable ; j'en ai été pendant 25 ans le témoin et l'admirateur. Je demande que mon observation soit consignée au procès-verbal de la séance. » Elle le fut, aux applaudissements de tous les membres du Conseil.

Une supérieure du Calvaire n'a pas une tâche moins difficile dans l'administration du bien commun. A elle l'initiative pour l'usage

des deniers de la charité recueillis et venus de partout, pour le sage emploi qu'il en faut faire, pour les dépenses à subir et celles à écarter. Là encore, Mme Jacquand était admirablement servie par ses aptitudes naturelles. Elle jugeait sans erreur jusqu'où devait aller une réparation coûteuse, quand il fallait l'entreprendre ou l'ajourner ; elle s'entendait à discuter un devis point par point, et jamais les hommes du métier, en traitant avec elle, ne l'ont trouvée ignorante ou égarée par l'impression.

Femme économe, elle administrait le bien des pauvres en bonne mère de famille. La sollicitude de son cœur la poussait à toute amélioration du sort de ses malades ; mais sa sagesse lui faisait un devoir d'avancer progressivement et non pas tout d'un coup. Elle avait sur ce point des principes et une manière de faire que toutes les directrices de maison pourraient lui emprunter : améliorer en raison de ses ressources ; ne pas aller trop avant, pour ne pas avoir à revenir en arrière ; satisfaire aux exigences des malades jusqu'à l'utile, jamais jusqu'à la fantaisie ; savoir se dire : laissons à d'autres de faire cette réforme après nous.

Aussi, chaque année apportait sa restauration salutaire sans compromettre le budget.

Ce que l'intelligente supérieure en tirait ne l'épuisait pas. Elle avait l'art d'y prendre et d'y laisser à propos ; mais elle ignorait celui qui consiste à dissiper. La mesure, la méthode et la logique, toutes choses qui lui étaient naturelles, passaient sans effort dans sa manière de traiter les affaires.

Au point de vue des biens temporels, nous avons souvent cherché à surprendre la pensée intime de cette femme si éclairée. Etait-elle large ? oui. Etait-elle prodigue ? non. Cependant, il nous semblait qu'elle tombait, à certaines heures, dans la parcimonie de ces petites choses, dont on pourrait, il est vrai, se passer sans souffrir. Etait-ce l'effet de l'âge ou du tempérament ? Ce n'était ni l'un ni l'autre. Cette modeste économie était raisonnée ; elle s'y laissait aller, parce qu'elle la jugeait raisonnable. Un jour que notre causerie prenait fin par le proverbe banal : les petits ruisseaux font les grandes rivières, elle ajouta, non sans finesse : et les petites dépenses trop répétées tarissent la rivière. Cette observation et plusieurs autres du même genre nous confirmaient dans la conviction que cette femme judicieuse, en matière d'argent et pour l'usage qu'on doit en faire, avait des principes arrêtés ; que ces principes étaient bons, et qu'elle avait raison de les suivre.

VI

COMPTES RENDUS DE L'ŒUVRE DU CALVAIRE

Nous avons vu la Supérieure du Calvaire dans l'exercice de ses facultés d'organisation, de direction, de maniement des affaires, de sage économie. Les comptes rendus rédigés par elle pendant 24 ans et plus, nous révèlent quelque chose de l'âme et des vertus de la femme chrétienne. Il nous tarde même d'arriver à l'étude plus intime de son intérieur, où se montre l'action de la grâce, et d'où sort une édification accessible à tous.

Dès la première année de sa fondation, l'Œuvre commença à rendre compte à ses associés de ce qui se faisait dans l'hospice. Une assemblée générale était provoquée dans les salons de l'archevêché. On y lisait

l'exposé de la situation ; il était ensuite imprimé et envoyé à tous les amis du Calvaire. Sa rédaction était confiée tantôt à une dame, tantôt à une autre ; on sait l'empressement, même des plus dévoués, à décliner cette tâche délicate.

Mme Jacquand l'accepta. Elle y mit sa méthode en même temps que l'empreinte de son cœur religieux. Elle a créé le genre, la forme, la composition de ces comptes rendus du Calvaire qui, chaque année, ne passent pas inaperçus dans le public lyonnais. Sa méthode, la voici : Rappeler le but de l'Œuvre, solliciter le dévouement des dames veuves, signaler la situation matérielle et morale, affirmer le témoignage de la reconnaissance pour tous les bienfaiteurs et réclamer de nouveau leur charité... Tout cela était présenté dans un style simple et concis, admirablement relevé par les considérations de l'ordre surnaturel.

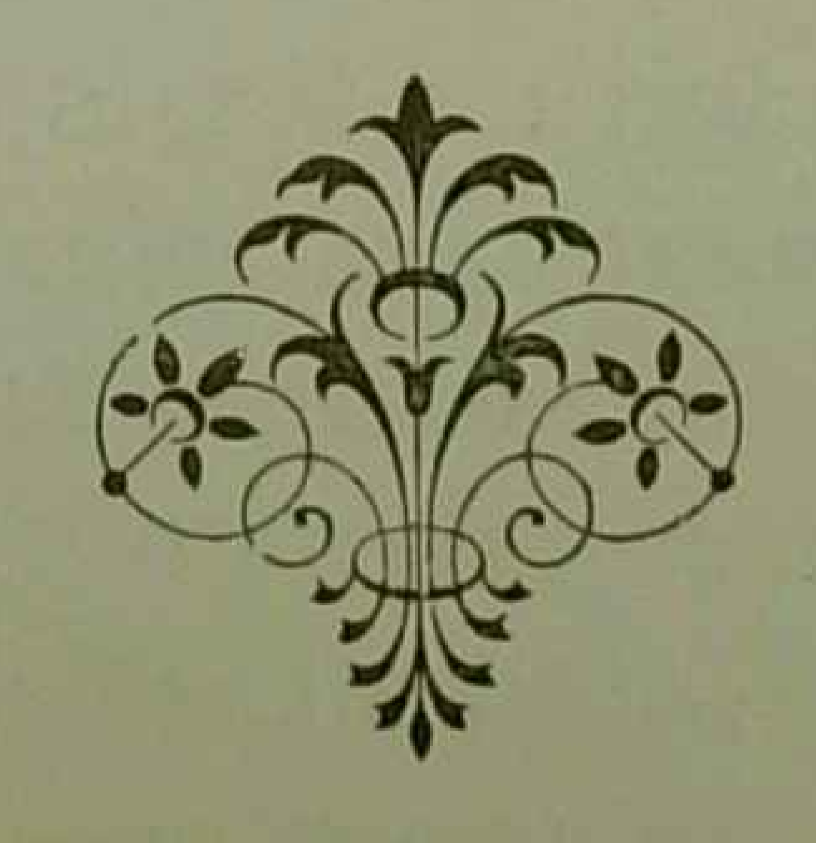
Et puis elle abordait son sujet de prédilection ; elle traçait un tableau saisissant des plaies terribles et si douloureusement variées des pauvres incurables. Son récit devenait palpitant. A l'entendre, on se sentait presque révolté dans les délicatesses de la nature, mais ému jusque dans les entrailles de la pitié.

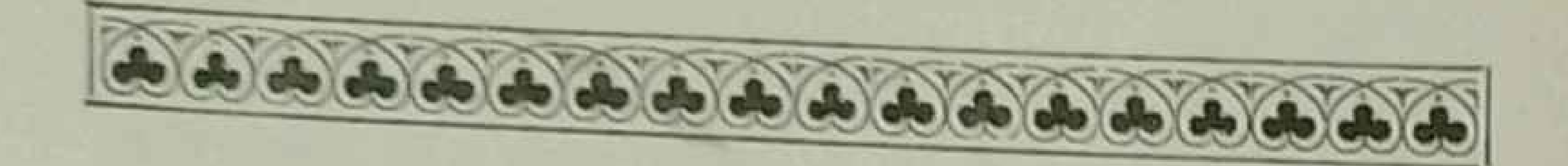
La peinture de ces corps mutilés et sanglants, elle l'éclairait doucement de la lumière d'en haut; elle montrait les âmes rayonnantes sur la croix dans leur sainte patience, transfigurées par la grâce et rendues conformes à Jésus-Christ crucifié; elle avait une manière de raconter les agonies et les morts de ces prédestinées qui édifiait et relevait le courage des plus timides.

Souvent et avec une entière bonne foi, nous avons trouvé des défauts à ce genre de description, et nous lui disions : Vos tableaux ne sont pas exagérés, ils restent même en dessous de la vérité, mais ne sont-ils pas trop réalistes pour les personnes qui doivent les lire? Ils exciteront les répugnances et le dégoût peut-être plus que la pitié. Elle hochait la tête et répondait : « Il faut que les gens du monde connaissent ces plaies telles qu'elles sont, au moins pour remercier Dieu de les en avoir préservés. »

Mme Jacquand était dans le vrai plus que nous. Témoin des larmes que ces récits arrachaient même à des hommes, nous souvenant de celles que nous versions nous aussi à cette lecture, éclairé par l'approbation de tous, nous avons laissé cette mère parler de ses enfants blessées, comme son cœur l'inspirait d'en parler.

Ce qu'elle a fait de bien par ses comptes rendus ne peut se dire. Ils ont éveillé la flamme de l'apostolat dans un grand nombre de veuves, ils ont valu à l'Œuvre des sympathies efficaces, des aumônes généreuses. Ils sont allés partout, sur la table des riches, dans la demeure des pauvres, auprès des ouvriers et d'humbles servantes, et partout ils ont édifié, consolé, remué les fibres de la compassion. Cette sainte femme n'aurait fait que cela, dans sa longue carrière de dévouement, que ce serait beaucoup pour paraître au tribunal de Dieu.





VII

CARACTÈRE PROPRE DE Mme JACQUAND

Nous avons montré la supérieure du Calvaire dans sa direction de 24 ans, avec les aptitudes qu'elle y déploya. A ce point de vue, elle peut servir d'exemple aux directrices de maison. Si nous la considérons en elle-même et comme femme privée, nous ne craignons pas de la proposer à l'imitation des veuves chrétiennes.

Mme Jacquand *se possédait*. Cette disposition, privilège du petit nombre, donnait à l'exercice de ses vertus naturelles et surnaturelles quelque chose d'invariable et de supérieur. Son esprit était juste et pondéré. On disait de sa logique qu'elle était « désespérante » ; on voulait affirmer par là qu'elle allait droit à la vérité sans acception de per-

sonne, et qu'elle n'en sortait pas. Par ses efforts, elle avait conquis l'égalité d'âme, et sa volonté était toujours calme et ferme. Comme le disciple de Jésus-Christ, « elle portait également toutes les inégalités de la vie ».

Aussi, dans la pratique ordinaire des hommes et des choses, le vrai lui échapppait rarement. Si quelque personne allait à elle, et lui soumettait, non sans un peu de passion, des difficultés et des peines, d'un mot, elle renversait ou éclairait tout un échafaudage de propositions erronées. L'opiniâtreté que l'on met à avoir raison sans raison ne la surprenait pas. Les plus sensés se retiraient apaisés ; ceux qui le sont moins gardaient quelque mécontentement ; mais tous rendaient justice à son impartialité.

Il y a des femmes qui, sans cesser d'être sérieuses, sont enjouées dans la conversation, brillantes quelquefois, ou souvent captivantes. Mme Jacquand n'était pas de ce nombre ; l'esprit naturel ne lui manquait pas, mais elle n'en usait guère ; elle comprenait les plaisanteries de bon aloi, mais elle s'y livrait avec mesure. Elle faisait peu d'effort pour relever uue conversation qui tombe, ne trouvant pas que ce fût un si grand mal. Dans les entretiens, nous lui avons souvent envié cet esprit

de tolérance par lequel, tout en donnant sa manière de voir, elle ne gênait en rien la liberté des opinions d'autrui. A l'entendre parler, on ne la connaissait qu'imparfaitement; on restait à la porte de son intérieur. La tendresse de son cœur se dévoilait surtout dans ses lettres intimes. Sur ses lèvres, la parole avait peu d'expansion; sous sa plume, elle en était pleine.

Il y a des personnes qui ont le talent d'entasser des phrases qui ne renferment presque rien, et qui ne se doutent pas de l'ennui qu'elles causent à leurs auditeurs; ennui que Mme Jacquand ressentait plus que d'autres, selon son aveu, elle dont la phrase toujours sobre disait toujours quelque chose. Cependant elle ne dogmatisait pas, elle ne parlait pas *en oracle.*

Il y a des personnes qui, dans leurs procédés et leurs discours, sont flatteuses, pour être flattées, sans doute, à grands mouvements d'encensoir. Ce genre était antipathique à la nature de cette femme si droite. Elle n'aurait pas su flatter; à peine réussissait-elle à faire un compliment passable. Elle était même de ces âmes que les flatteurs ne s'avisent jamais de flatter.

Et la pose, étudiée et cultivée par tant de gens! Encore une chose dont elle avait l'ignorance et l'horreur. Nous ne savons pas si

elle avait de l'orgueil, mais à coup sûr elle était exempte de toute vanité ; elle était ce qu'elle était, ni plus ni moins, ni phraseuse, ni flatteuse, ni composée, mais toujours vraie.

On appelle politiques, dans la vie sociale, ceux qui ont des détours et des moyens à eux, pour surprendre la simplicité ou la loyauté des autres. Nous ne voulons pas dire que l'honnêteté soit toujours absente de leurs procédés ; mais comme on les aimerait mieux s'ils avaient plus de droiture, dussent-ils compter moins de succès ! Cette ressource, Mme Jacquand ne pouvait ni ne voulait se la donner. Elle ne la soupçonnait même pas chez les autres. Que de fois nous l'avons vu tomber naïvement dans les filets d'une personne, rusée seulement à demi !

Par un contraste singulier, la tentation de cette âme si religieuse consistait dans une petite pointe de scepticisme. Croyante à fond, jusqu'à faire passer la doctrine dans les œuvres, elle n'avait pas foi aux hommes, et elle voyait vite le côté faible de ceux qui occupent l'opinion. Elle disait : « Tel ou tel, c'est un comédien. » Elle était assez sévère pour les catholiques qui n'ont pas le sens de *noblesse oblige*. Nous lui disions : prenez garde, vous côtoyez le défaut des gens du monde, qui rendent l'Eglise responsable des

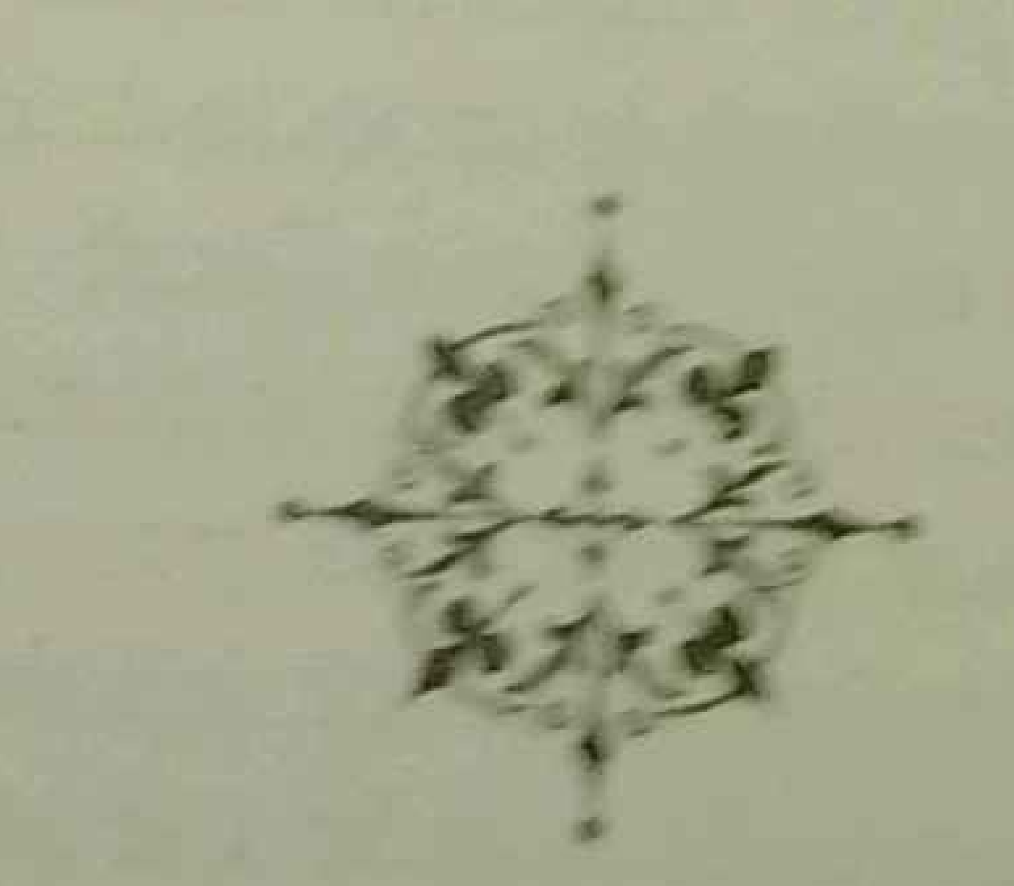
fautes de ses enfants. Peu à peu, elle sut dompter l'esprit sceptique sous l'action de sa piété.

Chose qu'on se refusera peut-être à croire, cette femme de caractère était timide. On se souviendra longtemps au Calvaire des exhortations qu'elle adressait aux malades sous forme de catéchisme ; elle ne permettait pas aux dames d'y prendre part, leur présence la troublait.

Le jour de la fête de Mme Jacquand était, dans l'hospice, le plus beau jour de l'année, mais aussi le plus embarrassant pour elle. Tout ce pauvre et cher monde était en liesse, chantant des couplets, offrant des fleurs achetées de ses deniers, récitant des compliments où l'on pouvait se passer de style, puisque le cœur y était. Il fallait voir l'embarras de cette vénérée mère. « Mes enfants, répondait-elle, je vous remercie de tout ce que vous me donnez ; vous savez que je vous aime bien ». Deux ou trois fois nous l'avons entendu ajouter cette plaisanterie charmante : « Saint Joseph peut se féliciter de s'appeler comme moi ; il aura beaucoup de belles fleurs sur son autel. » Et puis, c'était tout ; l'émotion la gagnait; elle se tournait vers nous avec ces mots : « Parlez-leur pour moi, vous savez bien que je ne sais pas dire. »

Que pouvaient valoir nos paroles auprès de ces larmes d'une mère ? Du reste, dans la charité de son cœur pour ses enfants malades, elles lui devenaient presque habituelles. Quand elle en voyait une plus douloureusement crucifiée, elle la consolait en pleurant.

Les femmes chrétiennes n'auraient-elles pas quelque chose à prendre dans ce chapitre ?...



VIII

SA PIÉTÉ ENVERS JÉSUS-CHRIST

Dans sa longue carrière et les difficiles fonctions qu'elle eut à remplir, Mme Jacquand goûta par expérience que « la piété est utile à tout ».

Elle y chercha « son repos dans le labeur, son rafraîchissement dans les aridités du devoir, sa consolation dans les larmes ». Sa piété revêtait les nuances du caractère qui lui était propre. Cette sainte femme n'avait d'attrait ni pour l'exaltation, ni pour les excentricités, ni pour le merveilleux au détriment du surnaturel. Elle allait droit aux deux dévotions fondamentales de la vie chrétienne : l'amour de Jésus-Christ dans ses souffrances, l'amour de Jésus-Christ dans son Eucharistie.

La passion du Sauveur, en effet, elle la retrouvait vivante au milieu des pauvres incurables, qui lui étaient confiées. Malgré les travaux, en dépit des affaires qui l'absorbaient, on peut dire que son âme ne s'est jamais blasée. Elle ne passait pas une journée sans visiter de très près le divin Lépreux et sans rendre à ses membres blessés les devoirs de la foi qui protège et qui console.

Jésus-Christ crucifié, elle le voyait aussi en lui-même, et pour rien au monde elle n'aurait pu l'oublier, portant sa croix, montant au Calvaire et y mourant dans les flots de son sang répandu. Elle entretenait cette dévotion dans ses lectures et méditations, elle la communiquait même à tous les membres de l'hospice. Elle aimait cet exercice du chemin de la croix qui s'y fait tous les jours. Pendant tout le carême, elle voulait qu'il n'y eût pas d'autres lectures spirituelles, que celles qui traitent des souffrances du Rédempteur. Et pour elle-même, retirée dans sa chambre, « la porte close », elle lisait et relisait la Passion de Jésus, d'après les quatre Evangélistes. Comme elle aimait aussi les offices de la semaine sainte, se servant avec bonheur du vieux livre, dont elle avait usé étant jeune fille, et ce crucifix que les dames du Calvaire portent ostensiblement, en témoignage du

dévouement qu'elles ont embrassé, et ce culte, si cher au cœur de la veuve, le culte de Notre-Dame des Sept-Douleurs !

L'Eucharistie subjuguait, captivait peut-être plus encore la piété de son âme. Tout ce qui touche au mystère des autels avait ses préférences et faisait ses délices. Cette chapelle du Calvaire, qu'elle avait construite avec tant de religion, comme elle s'y plaisait ! comme elle y priait suavement, entourée de ses sœurs dans l'apostolat et de toute cette famille de pauvres ! Quand elle avait dit : « notre chapelle », c'était le comble de son enthousiasme religieux.

On peut dire que son âme était passionnée pour la sainte messe. Et Dieu sait ce que cet exercice coûtait à son corps souffrant, à sa poitrine oppressée, dans les dernières années de sa vie. Au Calvaire, la messe se célèbre chaque matin à 6 h. 1/2. Pour arriver à temps, elle devait se lever une heure avant ; tous les mouvements lui étaient difficiles, à cause d'une toux chronique, qui l'anéantissait sous l'effort. Nous avions beau lui demander ou lui prescrire quelques interruptions, sa promesse faite la veille était oubliée le lendemain ; nous la trouvions toujours la première au pied des autels. Ah ! c'est qu'à tout prix, elle voulait sa part de l'Eucharistie, elle avait

faim et soif de sa communion quotidienne. Sans doute cette femme avait des qualités naturelles remarquables, mais que deviennent les plus beaux dons de la nature, si la grâce ne s'en empare pour leur adjoindre la consécration suprême et le mérite ? C'est le sacrement eucharistique qui a fait la valeur et la sainteté de son âme.

Comme toutes les saintes femmes, celle que nous étudions a pu dire : « Seigneur, j'ai aimé la splendeur de votre maison. » Elle le prouvait par des témoignages sensibles, par l'ornementation du sanctuaire. Elle travaillait de ses mains aux tapis, aux linges des autels. Chaque dame s'empressait de l'imiter, et bientôt la chapelle n'eut plus rien à désirer pour tout ce qu'exige la liturgie dans la célébration des divins mystères. Que d'objets de prix elle achetait de son argent afin de rendre plus d'honneur à l'Eucharistie : riches chasubles, ostensoir magnifique, chemin de croix artistique, d'une grande valeur, dû à sa munificence et à celle des dames du Calvaire ! Son dernier présent, qui précéda sa mort de quelques semaines, consistait en deux anges de bronze doré, placés aux deux flancs de l'autel; elle en donnait un, une amie du Calvaire offrit l'autre. Et toute heureuse, elle disait : « Voici les anges de l'Eucharistie, mettons

dans leurs encensoirs nos prières et nos désirs pour bien communier. »

Il n'est pas inutile de signaler quelles étaient les autres sources où elle puisait pour abreuver sa piété. Elle était difficile dans le choix des livres spirituels ; elle en condamnait beaucoup à cause de leurs exagérations, de leurs tendances à favoriser des dévotions au détriment de la dévotion. Que lisait-elle de préférence ? Le saint Evangile qui ne quittait pas plus sa table de travail, qu'il ne quitte celle du prêtre, les épîtres de saint Paul auxquelles le sexe dévot se garde de toucher, l'Imitation de Jésus-Christ et les Méditations de Bossuet. Sa piété, elle la faisait surgir non de l'imagination ou d'un entraînement factice, mais de la doctrine, comme la fleur qui sort de sa tige. C'est dire que cette femme chrétienne savait sa religion, chose qui devient rare, même parmi les personnes pieuses.

Pendant sa jeunesse et son veuvage jusqu'à son entrée au Calvaire, elle suivit avec ardeur les cours d'instruction religieuse d'un prêtre savant. Elle s'en pénétrait, prenait et relevait ses notes avec soin. Avide de rectitude et de vérité, elle n'admettait ni confusion ni doute dans cette étude importante. Une fois fixée dans l'hospice, absorbée par de nombreux devoirs, elle saisissait à la dérobée quelques

parcelles de temps, pour revoir ses chers cahiers. Elle entreprit même un travail considérable qu'elle ne put pas achever, la classification raisonnée, la rédaction au net de cet enseignement complet. « C'est un trésor, nous disait-elle, que je voudrais transmettre à mes petits-enfants. »

Cette grande âme aimait la parole de Jésus-Christ comme elle aimait la sainte hostie; comment n'aurait-elle pas eu une piété profonde, ardente et éclairée?



IX

SON AUSTÉRITÉ DE VIE, SES SOUFFRANCES

Les veuves chrétiennes n'apprendront pas sans édification comment l'une d'entre elles a interprété la loi de la pénitence, comment elle s'est pliée aux nécessités de la vie militante.

Femme du devoir, Mme Jacquand le fut aussi de l'austérité, sans laquelle l'accomplissement du devoir reste en détresse. Aux premiers jours de son veuvage, elle prit la résolution de demeurer fidèle à la religion de son deuil, de vivre *désolée* jusqu'à la fin, selon l'expression de l'Apôtre. De là, une première réforme dans sa vie, la suppression de tout sensualisme exagéré, le renoncement à des plaisirs, à des vanités dont elle n'avait jamais abusé, mais dont elle voulait se priver pour tou-

jours. Son entrée au Calvaire fut son grand acte de mortification, qui devait en appeler bien d'autres. En suivant l'appel de Dieu, elle n'allégeait pas son fardeau; aux exigences du christianisme, communes à tous, elle ajoutait le poids des devoirs de sa vocation, les peines attachées au dévouement et à l'exercice de l'autorité.

Elle fut femme de franc et bon labeur, elle s'en acquittait sans fléchir et sans s'apitoyer sur elle-même. Il est vrai, elle avait une rare facilité de travail. Sa correspondance fort étendue l'obligeait à traiter des questions multiples et importantes avec diverses personnes. Toutes les maisons du Calvaire réclamaient fréquemment ses conseils et ses décisions. Les lettres s'entassaient à la journée, elle y faisait face, sans qu'on pût dire qu'elle en souffrît. Etait-ce au détriment de ses autres travaux? Non, elle était à tout, réglant mille détails le matin, qui se reproduisaient encore le soir, donnant des ordres avec calme, en surveillant l'exécution avec vigilance, prévoyant, combinant et faisant mouvoir le corps et l'esprit à la fois.

Quand il lui arrivait de passer quelques jours hors du Calvaire, en y rentrant et dès la première minute, elle reprenait avec aisance le cours de ses occupations, comme si elle ne

les avait pas quittées, sans se trouver désappointée ou étrangère aux choses interrompues.

Il ne faut pas croire que cette facilité de travail en supprimât toute la peine. Sans doute parce qu'elle s'en acquittait avec un intérêt marqué, elle réussissait à en diminuer les épines, mais toujours le travail est le travail, la première pénitence inposée à l'homme coupable. Elle l'envisageait ainsi, et dans la contrainte elle cherchait la réhabilitation. On a vu des saints former le vœu de ne pas perdre une minute; ce vœu n'était pas venu dans sa pensée, mais l'emploi du temps était pour elle chose si sacrée, qu'elle aussi n'a pas perdu une minute, jusqu'aux derniers jours de sa vie.

On peut plaindre une directrice de maison vers qui tout converge, personnes et choses, affaires importantes et simples détails. Prenons-la à l'heure qu'elle a choisie pour saisir la plume et répondre à des questions graves. Et voici qu'on frappe à la porte, deux, trois fois en un instant. Il faut crier ce mot : entrez, qui coûte tant à dire quand on aurait besoin d'être seul. Il y a là une pénitence qui n'est pas sans mérite. Mme Jacquand s'y prêtait par vertu, et en prenant sur elle pour garder le calme et la douceur. Nous lui disions :

ayez, dans la journée, un moment où l'accès de votre chambre sera interdit. « Non, répondait-elle, je me dois à tout le monde et jusqu'à la dernière de nos incurables ; j'aime mieux faire attendre une lettre qu'une personne. »

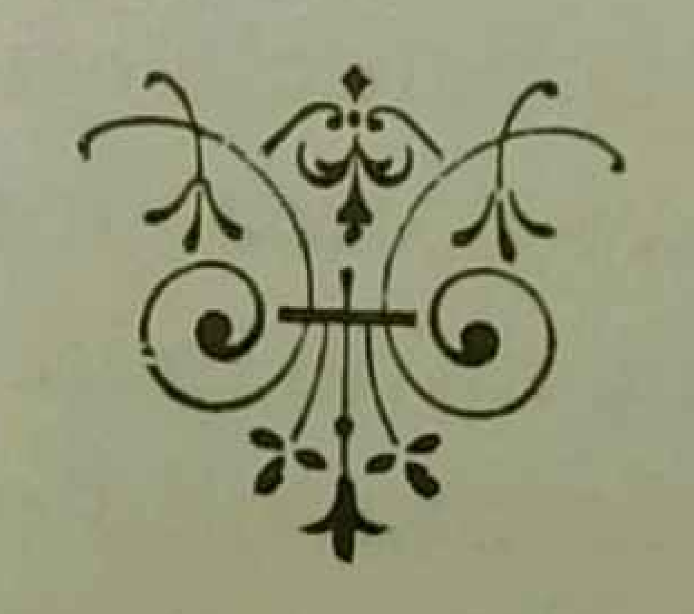
La souffrance physique fut le lot quotidien de Mme Jacquand, pendant la plus grande partie de sa vie. On eût dit que le Seigneur l'avait douée d'une constitution robuste pour qu'elle pût résister plus longuement aux maux qu'il lui préparait. Une bronchite capillaire, à laquelle elle survécut, détermina une bronchite chronique, le catarrhe, l'oppression, les quintes de toux : souffrances du jour et de la nuit, dont la persistance paralyse le jeu de l'organisme et rend tout douloureux. Cette toux était vraiment extraordinaire, et se faisait reconnaître jusque dans les plus nombreuses assemblées. On n'avait pas vu la pauvre souffrante, on ne soupçonnait pas sa présence, mais aux éclats tourmentés de sa voix, on se disait : elle est là. Durant les trois mois des grandes chaleurs, ce supplice diminuait un peu, mais persistait quand même. Que de fois ses enfants alarmés la suppliaient de prendre un parti radical : « Echappez au froid et aux brouillards de Lyon, décidez-vous à passer les hivers dans le midi. » Ce conseil de l'affection filiale coulait sur son âme forte,

sans la pénétrer. Quitter son travail, suspendre les devoirs de sa vocation, qu'elle aimait par-dessus tout, faire sa vie temporelle plus précieuse que son dévouement ! Non, d'autres pouvaient avoir cette pensée, par affection pour elle, mais elle-même, jamais. On vit bientôt que sa volonté était de fer et son esprit de pénitence sans accommodement.

A ces souffrances, Dieu en ajouta une autre pendant quelques années, plus douloureuse en elle-même, plus pénible pour sa vie active. Une sciatique violente s'empara d'un de ses membres, imprima à tout son corps une flexion sensible et ne lui permit pas de se mouvoir d'un endroit à un autre. « Si je ne puis plus aller à pied, disait-elle, j'irai en voiture. » Notre vénérée Supérieure nous donnait alors un spectacle qui nous attendrissait. Une fille de service poussait avec précaution le fauteuil de la mère, qui allait ainsi de sa chambre à la chapelle et aux salles des malades. Ses douleurs étaient vives et ses plaintes étaient rares, elle prenait des remèdes énergiques, mais elle n'avait jamais recours à des soins, à des adoucissements raffinés ; elle ne s'en levait pas plus tard, et ses préférences étaient pour une nourriture grossière.

Nous pouvons dire que, par la grâce de Dieu, elle fut de l'école de ces saints qui ont

exécuté tant de travaux, avec un corps toujours souffrant : femme austère à elle-même, pénitente et laborieuse. Elle avait tout à sa disposition pour s'accorder le confortable et le bien-être, elle fit tout pour s'en passer. Vivre jusqu'à sa dernière heure au milieu des incurables du Calvaire, panser leurs plaies, pourvoir à tous leurs besoins, travailler sans répit, malgré les souffrances dont nous venons de parler, telle fut sa manière de mourir à elle-même tous les jours. Il n'y a pas de jeûnes et de cilices qui soient de meilleurs interprètes de la loi de pénitence.



X

SES DERNIERS JOURS, SA MORT

En dépit de la souffrance et de la diminution de ses forces, Mme Jacquand apportait à la direction du Calvaire la même attention et le même esprit de suite. Rien ne fléchissait en elle, ni le coup d'œil ni le caractère. Au point de vue de la santé, on peut dire que la dernière année de sa vie ne fut pas la plus mauvaise.

La rigueur de l'hiver ne l'empêcha pas de descendre en ville, le mardi de chaque semaine. Cette journée était chère à son cœur maternel ; elle la passait au milieu des siens. Ame et centre du Calvaire, elle l'était aussi de sa nombreuse famille. Enfants, petits-enfants, parents plus éloignés, tous l'entouraient d'amour et de vénération, recherchant et suivant ses conseils.

La fin de l'année 1892 amena parmi nous une date qui marque dans l'existence d'une œuvre. La nôtre, au 8 décembre, achevait ses 50 ans, jour pour jour, à partir de sa fondation. Un anniversaire de cette importance réclamait une fête. La digne supérieure voulut qu'elle fût très solennelle, surtout au pied des autels. Elle y convia les amis du Calvaire, le Cardinal Archevêque et ses vicaires généraux, les administrateurs, les dames veuves de la ville, les directrices des autres maisons. Elle présida à tous les préparatifs, et reçut ses invités avec sa courtoisie de si bon aloi.

Quand elle vint prendre place à la table sainte, suivie de toutes les dames du Calvaire, pour prononcer la formule de consécration, elle apparut comme transfigurée de corps et d'âme. Sa voix prit des accents inaccoutumés de force et de conviction ardente. Tous les cœurs battaient d'émotion, en l'entendant dire après 24 ans de labeurs : « Seigneur, il y a 50 ans, vous avez inspiré à une jeune femme en deuil la pensée de fonder un hospice, où des veuves saintement désolées recueilleraient et soigneraient de pauvres incurables... Et maintenant, ce précieux héritage est entre nos mains, avec l'accroissement prospère qu'il doit à votre aimable Providence... O vous, le Dieu des humbles et des affligés, ayez toujours pitié

de notre Calvaire ; demeurez-y avec nous ; appelez, nombreuses et dévouées, les veuves qui peuvent vous y servir dans vos membres souffrants. »

Cette fête laissa au front de notre vénérée supérieure un rayon de joie, et la voyant plus expansive, plus alerte que jamais, nous allions jusqu'à dire : Dieu nous la gardera encore quelques années. Nous nous trompions ; il nous donnait le spectacle de ce dernier épanouissement d'une mère, comme une consolation pour le malheur qui déjà frappait à notre porte.

Le mercredi 12 avril, Mme Jacquand remontait au Calvaire après son pèlerinage habituel au milieu de sa famille bien-aimée. Cette fois, par quelque pressentiment sans doute, elle y passa trois jours. Elle voulait visiter deux parents malades, dont l'un, aux prises avec un mal terrible, lui survécut cependant de plusieurs semaines.

Rentrée de bonne heure, ce jour-là, elle présida le dîner de ces dames et prit part à leur récréation. Le soir venu, elle nous dit : « Mon séjour en ville m'a un peu lassée ; j'ai fait des courses, j'ai gravi des escaliers ; c'est trop pour moi. » Et nous lui fîmes une recommandation qui n'était pas nouvelle : demain, levez-vous plus tard. « Demain, ré-

pondit-elle, nous verrons »; elle ne renonçait pas facilement à la pensée de la messe à entendre et de la communion à faire.

Le jeudi 13, la fatigue persista et la força à garder le lit. Sa chère Assistante, qui l'entourait d'une sollicitude aussi intelligente qu'affectueuse, ne remarqua rien de plus particulier en son état que ce qu'elle avait vu cent fois. Cependant, elle fit appeler le médecin, qui, accourant aussitôt, constata une légère aggravation de bronchite, et rien de plus. Sans nous en douter encore, nous entrions dans notre *semaine de la Passion!*

Le vendredi soir, 14, le docteur, à sa seconde visite, craignit de se trouver en face d'une bronchite infectieuse, et le samedi, 15, de bonne heure au chevet de la malade, il constata que toutes ses craintes étaient fondées, qu'il restait peu d'espoir, mais qu'il n'y avait pas de danger immédiat; si bien que la consultation des médecins, empêchée le dimanche, fut renvoyée au lundi matin. Le samedi était le jour de la confession de notre vénérée supérieure; elle s'acquitta de ce devoir avec le même esprit de foi, mais sans la moindre prévision inquiétante.

La journée du dimanche fut pour nous ce qu'elle avait été la veille, aucune altération extérieure ne se montrait, ni sur le visage,

ni dans la voix, ni dans la respiration de notre chère malade, et la nuit qui suivit ne présenta pas d'autre caractère qu'un peu plus d'agitation.

Le lundi, 17, nous fûmes appelé auprès d'elle à 6 heures du matin, à cause de cette agitation même qui avait marqué la nuit, et qui suscitait une inquiétude vague dans les personnes qui ne la quittaient pas.

Notre bien-aimée malade se tourna de notre côté avec un visage calme et sans angoisse ; son regard cependant semblait interroger le nôtre.

Nous entrâmes comme naturellement dans la question décisive. « C'est peut-être maintenant, ma fille, que Dieu vous demande le sacrifice de votre vie. » « Comme il lui plaira », répondit-elle, et la parole de saint Martin lui revenant sans doute à la pensée, elle ajouta : « mais je ne refuse pas de travailler, si je le puis encore ».

Elle fit de nouveau sa confession, écoutant avec une complaisance pieuse notre courte exhortation, et recevant l'absolution de ses fautes dans l'expression d'une foi simple et profonde. — « Et si vous receviez, aujourd'hui même, l'Extrême-Onction qui fortifie dans la souffrance et le saint Viatique qui conduit sûrement au ciel? Comme vous

seriez tranquille, ma fille, comme vous diriez, dans la paix de votre amour résigné, la parole du Psalmiste : Dieu, mon cœur est prêt ! » — « Oui, répond-elle, je le veux, mais que ce soit après la visite des médecins. » Et nous fûmes sans peine de son avis, nous avions toute une journée devant nous.

Mais soudain, au bout de deux minutes, le *fac citiùs* nous vint à la pensée comme une inspiration du ciel. Nous levant lentement et nous approchant de plus près, nous lui dîmes : « Pourquoi ne ferions-nous pas tout de suite cette grande chose ? Voyez, c'est 6 heures, tout est tranquille dans la maison, la méditation va commencer, nous serons tous auprès de vous pour vous assister et pour prier... Si nous renvoyons après la visite des médecins, ni vous ni nous ne serons exempts d'agitation. » Elle se plia à notre désir, mais non sans un étonnement marqué. Et quand elle se retrouva avec sa chère Assistante, elle lui dit aimablement, le sourire sur les lèvres : « Il est bien si pressé !... enfin, puisqu'il le veut. »

Nous nous sentons impuissant à décrire ce qu'il y eut d'attendrissant dans cette cérémonie suprême. Toute la famille du Calvaire était là éperdue, désolée, priant auprès de cette mère, que la sainte Eglise armait pour le dernier combat. Chacun retenait ses sanglots.

Aussi, quand le prêtre commença les prières liturgiques, pas une voix ne put se faire jour pour répondre. Mais alors on entendit la voix de la mère, pieuse et ferme, comme à l'administration de nos pauvres mourantes, répondant selon le rituel, et récitant le *Confiteor* au moment voulu. Oh! la femme forte, comme nous la retrouvions encore jusqu'aux confins extrêmes de la vie!

La chose sacrée accomplie, les Dames s'approchèrent, en pleurant, de leur sœur, de leur sainte Supérieure, pour l'embrasser une dernière fois. Alors, elle leur dit d'une voix qui commençait à baisser : « Aimez bien votre Calvaire. — Aimez-vous les unes les autres. — La meilleure manière d'aimer Dieu, c'est de bien travailler pour lui. » Ces sages conseils résumaient toute sa vie, ce qu'elle disait de faire, elle l'avait fait tout le cours de son veuvage.

A 7 heures le prêtre disait l'*Ite missa est* à l'autel. A ce même moment, notre sainte achevait aussi son sacrifice sur la terre, sans secousse violente, et s'en allait au ciel.

Rien ne faisait prévoir un dénouement si prompt; et son bien-aimé fils, accourant dès 8 heures avec les médecins, ne put embrasser que le corps inanimé de sa mère...

La mort, qui gâte tout, mit sur le visage

de cette prédestinée un reflet de jeunesse. On ne se lassait pas de contempler cette figure, empreinte d'une religieuse douceur dans le sommeil du juste.

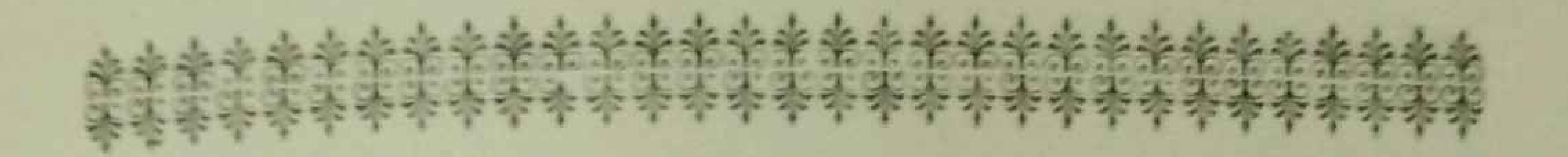
Dirons-nous qu'un nombreux cortège d'amis et d'admirateurs accompagna Mme Jacquand à sa dernière demeure? Ils étaient là, muets et consternés, tous ceux qu'elle avait réjouis de sa présence et de son accueil, quatre mois auparavant, dans la fête du cinquantième anniversaire du Calvaire. Ces hommages rendus à sa mémoire nous touchaient sans doute, mais ils ne tarissaient pas nos larmes. Une seule chose nous consolait, la pensée que le Ciel comptait une sainte de plus, une sainte venue de notre Calvaire, sortie victorieuse d'un bon combat dans le plus admirable des dévouements.

Parmi ceux qui liront ces lignes, quelques-uns pourront dire : Voilà une perfection trop soutenue, trop uniforme; point d'accidents qui passionnent, point d'événements qui captivent; il manque un peu d'ombres au tableau. — Ces ombres, nous les avons cherchées de bonne foi sans les trouver. Et ne faut-il présenter à la méditation des âmes que ce qui se distingue par le côté romantique ou merveilleux ? Une vie simple et forte, une vie de sacrifice sans bruit, pour Dieu et pour le pro-

chain, a ses charmes, et surtout elle instruit et porte au bien.

En contemplant ce grand cœur, vous, femmes et veuves chrétiennes, vous apprendrez ce que vous pouvez réaliser dans l'amour de Jésus-Christ, ce que vous pouvez accomplir dans la charité pour ses membres souffrants.





TABLE

Lyon. — Impr. Emmanuel VITTE, rue Condé, 30.

